EXTRAIT
DU
JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Par M. VANDERMONDE.

MARS 1762.

DE L'IMPRIMERIE DE VINCENT.

RÉPONSE

De M. DAVIEL, chirurgien ordinaire, & oculiſte du Roi, à la Lettre de M. le baron DE HALLER, *du* 11 *Novembre* 1761, *inſérée dans le Mercure de France du mois de Février* 1762, *page* 145.

MONSIEUR,

Votre Lettre, du 11 Novembre dernier, m'a infiniment flaté, & je ſuis charmé que vous ſoyez content de l'opération que j'ai faite à M. *de Forel*, & que cela m'ait procuré l'honneur de votre correſpondance & de votre amitié. Je vais tâcher de répondre aux demandes que vous me faites par votre Lettre, mais d'une façon qui ne ſouffre aucun doute ; car c'eſt d'après pluſieurs expériences multipliées & bien réfléchies, que je parle.

L'iris eſt ſi peu ſenſible, Monſieur, que je l'ai ouverte nombre de fois, ſans qu'il en ſoit réſulté le plus petit accident. J'ai même ſouvent emporté des portions de cette membrane fortement attachée & engagée dans un ulcere de la cornée tranſparente, qui formoit un ſtaphilome, & cependant les malades n'en ont pas pour cela perdu la vue ; la douleur a ceſſé, le moment d'après que la portion d'iris a été emportée, ou qu'elle a été dégagée de l'étranglement ; car il n'eſt pas toujours néceſſaire

d'emporter l'iris, ſur-tout, s'il y a moyen de le dégager, comme il arrive dans les hernies des inteſtins ; mais quand l'iris eſt ſi fortement engagé, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſéparer l'adhérence, ſans tirailler le fond de l'œil ; je n'ai jamais balancé un ſeul moment d'emporter cette portion de l'iris engagée, & les malades en ont été quittes pour une legere adhérence de cette membrane à la cornée, comme vous pouvez l'avoir vu quelquefois ; car le ſtaphilome eſt une maladie aſſez ordinaire.

Il eſt vrai que, lorſque l'iris eſt étranglée au milieu d'un ulcere étroit de la cornée, que les malades reſſentent alors des vives douleurs, que l'on ne doit attribuer qu'au tiraillement & à la preſſion des nerfs ; douleur qui ceſſe tout auſſi-tôt que la portion de l'iris étranglée a été dégagée ou emportée. Les obſervations ſuivantes acheveront de vous prouver, Monſieur, que l'iris n'eſt point du tout ſenſible, ſoit que cette membrane ſoit déchirée, piquée ou coupée par des inſtrumens quelconques portés dans l'œil, ou même que cet anneau ſoit coupé pour faciliter la ſortie d'un cryſtallin trop gros & trop dur, ſur-tout lorſque la prunelle eſt trop petite ou trop peu dilatable, comme cela peut arriver, & comme cela n'arrive que trop ſouvent dans certains ſujets.

Voici l'idée que le hazard m'a fait naître

ſur la poſſibilité de pouvoir couper la prunelle, ſans aucun danger, lorſqu'on a reconnu que le cryſtallin eſt trop gros & trop dur, qu'il eſt adhérent, ou que la prunelle ne peut pas ſe dilater. J'ai même été quelquefois obligé d'emporter toute la partie inférieure de l'iris, comme je l'ai pratiqué dans l'opération de la cataracte par extraction, que j'ai faite à M. de Voge, peintre de Gray en Franche-Comté, dont j'ai déja eu l'honneur de vous communiquer l'eſtampe & l'obſervation.

Etant à Reims en Champagne, dans l'année 1751, j'eus occaſion d'y faire quarante-trois opérations de cataractes, avec tout le ſuccès poſſible; mais dans ces quarante-trois cataractes, il s'en trouva une ſi groſſe & ſi dure, & la prunelle ſi petite, & ſi peu dilatable, que cet anneau, (au lieu de ſe prêter & de s'élargir,) ſe déchira juſqu'au cercle ciliaire interne, du côté du petit angle, pour lors le cryſtallin ſortit avec une très-grande facilité; ce corps reſſembloit à de la corne polie; il étoit d'une groſſeur extraordinaire, & tout dentelé dans toute ſa circonférence; cet accident qui auroit alarmé tout autre que moi, ne m'étonna en aucune maniere, quoiqu'arrivé à une malade de ſoixante & dix ans. Le Jeudi, 30 Septembre 1751, ſur l'œil gauche de la demoiſelle Gerarde *Noiron*, ſœur d'un chirurgien de la même ville de Reims, dont l'œil étoit

cataracté depuis ſept ans : l'opération faite, je panſai la malade à l'ordinaire, qui ne reſſentit pas la plus petite douleur, ni même dans la ſuite des panſemens ; & elle fut guérie le quinzieme jour, ayant toujours bien vu depuis ce tems-là. J'ai remarqué, après la guériſon de cet œil, que la prunelle avoit perdu les deux tiers de ſon mouvement ; mais j'ai obſervé auſſi que le mouvement de dilatation & de conſtriction de cet anneau n'étoit pas abſolument néceſſaire pour bien voir. J'ai là deſſus pluſieurs obſervations, que je donnerai dans mon livre. Il ſuffit ſeulement, pour bien voir, que le fond de l'œil ſoit ſain. Il n'en faut pas davantage : la prunelle de M. de Voge eſt abſolument détruite & immobile ; mais cet habile artiſte n'en voit pas moins bien, & on peut s'en aſſurer, en s'en informant à M. *de la Marche*, ancien premier préſident du parlement à Dijon, chez qui M. de Voge demeure actuellement, où il travaille à des deſſeins & à des peintures admirables.

J'aurois une infinité d'autres obſervations à vous donner, Monſieur, qui prouvent évidemment que la ſection de l'iris & de la prunelle, & le déchirement total de cette membrane, ne cauſent aucun accident ; mais il m'a paru que les faits que je viens de citer, ſont plus que ſuffiſans pour prouver ce que je viens d'avancer, pourvu toutefois que les coups portés ſur les yeux

ne détachent pas abſolument la choroïde de la cornée & de la rétine, & que ces coups ſe bornent au commencement du cercle ciliaire interne. J'ai vu beaucoup de cas de cette nature, & les malades n'en ont pas perdu la vue, ni ſouffert d'inflammation, lorſqu'ils ont été ſecourus à propos.

Dans peu de tems j'aurai l'honneur de vous communiquer deux grandes obſervations à ce ſujet. Paſſons maintenant aux aveugles de naiſſance, ſçavoir, ſi après que je leur ai eu rendu la vue, ils ont reconnu tout de ſuite les diſtances, les rondeurs, & s'il leur a fallu du tems pour ſe déprévenir de l'idée qu'ils avoient conçue, que ce qu'ils voyoient, n'étoit qu'un tableau plat qui touchoit leurs yeux.

Depuis que je m'attache aux maladies des yeux, j'ai eu occaſion de faire vingt-deux opérations de cataractes ſur des aveugles de naiſſance avec bien du ſuccès ; mais je puis bien aſſurer dans la plus exacte vérité, que pas un de tous ces malades n'a connu tout de ſuite les objets qu'on lui a montrés après l'opération, qu'en les touchant, & après les lui avoir montrés & nommés à pluſieurs repriſes.

Ces malades connoiſſent ſi peu les diſtances, que lorſqu'ils veulent prendre un objet, ils portent toujours la main un pied au-deſſus ou à côté. J'ai préſenté pluſieurs fois à ces malades, des corps ronds ou triangulaires,

dont ils ne pouvoient faire la différence, qu'en touchant ces mêmes objets avec la main, mais non pas en les voyant seulement. Bien des sçavans qui ont vu de ces malades chez moi, ont reconnu la vérité de ce que je viens d'avancer. Le célebre M. *de la Condamine*, de l'académie royale des sciences & françoise de Paris, a vu plusieurs fois deux de ces malades, chez moi & chez lui.

Si on vous a assuré, Monsieur, que ces malades-là distinguent tout de suite les objets avec précision & en perfection, c'est qu'ils n'étoient pas absolument aveugles de naissance, qui n'ont aucune idée réelle du moindre objet, comme je le prouverai dans peu. Apparemment que M. *Volxer* n'a opéré que des malades qui avoient déja vu, comme M. *de Forel*, mais non pas des aveugles de naissance parfaits. Voilà ce que j'ai observé très-exactement sur les vingt-deux cataractes de naissance que j'ai opérées.

Lorsqu'il se présentera quelqu'autre observation digne de vos attentions, je me ferai un vrai plaisir, & même un vrai devoir de la soumettre à vos lumieres, & de vous assurer de plus en plus du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur DAVIEL.

Paris
Le 11
Janvier 1762